

« DER TÜRCKENN GEFANGENSCHAFFT LEDIG »¹ LES RECITS DE PELERINS CAPTIFS (XVI^E ET XVII^E SIECLES)

Ernstpeter RUHE
Würzburg

Le pèlerinage *ad loca sancta* qui pendant de longs siècles a fait partir en Orient tant de chrétiens a été surtout une affaire d'hommes. Il est d'autant plus nécessaire de mettre en avant les femmes qui ont osé entreprendre ce voyage pénible et dangereux, comme cela a été fait récemment dans le livre magistral de Marie-Christine Gomez-Géraud sur *Les récits des pèlerins à Jérusalem* au XVI^e siècle². Dans le contexte spécifique de sa vaste recherche, elle doit se contenter d'«une digression rapide» – tout juste deux pages sur plus de mille³ –, vu que les pèlerins-femmes du XVI^e siècle n'ont pas laissé de récits. Si, à cette époque, elles apparaissent quelquefois dans les textes des hommes ou dans les dessins qui accompagnent leurs récits dans les manuscrits⁴, elles restent toutefois des ombres fugitives.

Pourtant tout avait si bien commencé pour les femmes. Lorsque naît le genre du récit de pèlerin dans l'antiquité tardive, c'est une religieuse du nom d'Egeria (ou d'Aetheria, d'Etheria) qui nous en laisse le premier témoignage. Dans son *Itinerarium*, elle raconte le pèlerinage qu'elle a entrepris à la fin du IV^e siècle (de 381 à 384)⁵. Si quelques siècles plus tard, une autre femme-pèlerin, Margareta de Beverley, enrichit le genre d'une figure particulièrement audacieuse, qui agit comme un homme, elle marque aussi, paradoxalement, une étape sur le chemin de la mise à l'ombre de son sexe. Ce n'est plus à elle-même, mais à son frère, Thomas de Froidmont, que nous devons les brefs récits de son pèlerinage, conçus dans la tradition de l'«opus geminum» (qui combine un texte en prose et un autre conçu en vers)⁶. Ils nous font entrer dans le vif de notre sujet : les récits de pèlerins tombés en captivité.

« Captivata est cum Iherosolimis »⁷

En 1187, Margareta de Beverley entreprend le pèlerinage de Jérusalem. Elle arrive dans la ville à un moment particulièrement inopportun. Après la défaite dans la bataille de Hattin, Jérusalem attend l'attaque du vainqueur Saladin. Dans la ville bientôt assiégée, Margareta participe activement à la défense sur les murs de la ville et est blessée. Lors de la

¹« Libéré de la captivité chez les Turcs ». La citation provient du récit de Peter Villinger, *Die Pilgerfahrt zu dem Heyligen Grab vnserrrs Herren vnnd Heylannds vnnd Sälligmachers Jesu Christj, beschechenn jm Jar da man zalt 1565, sampt dem Schyffbruch, Gefangenschafft vnnd Erledigung von dem Türckhenn, erstlichenn beschrybenn durch Petter Villinnger, gebürtig von Rot, Lucerner Gebiets, Pfarherrenn zu Art jm Lanndt Schwytz, der dise Reiss selbs verricht vnd die Gfangenschafft erlitten*. Edition d'après la copie de 1585 du manuscrit original perdu, par Josef Schmid, *Luzerner und Innerschweizer Pilgerreisen zum Heiligen Grab in Jerusalem vom 15. bis 17. Jahrhundert*, Luzern, Diebold Schilling Verlag, 1957 (*Quellen und Forschungen zur Kulturgeschichte von Luzern und der Innerschweiz*; 2), pp. 255-325, ici p. 314b.

²Marie-Christine Gomez-Géraud. *Le crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Honoré Champion, 1999.

³*Op. cit.* p. 269-271.

⁴Voir par exemple, pour la représentation d'une femme dans les peintures du manuscrit de Lambert Darmont, Gomez-Géraud, *op. cit.*, p. 270.

⁵Otto Prinz (éd.), *Itinerarium Egeriae (Peregrinatio Aetheriae)*, Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, 1960 (Fünfte, neubearbeitete und erweiterte Auflage). Voir aussi l'édition accessible en ligne grâce au site suivant :

http://www.hs-augsburg.de/~harsch/Chronologia/Lspost04/Egeria/ege_it00.html.

⁶*Odoeporicum; Pericula Margarite Iherosolimitane*, éd. Paul Gerhard Schmidt, « 'Peregrinatio periculosa'. Thomas von Froidmont über die Jerusalem-Fahrten seiner Schwester Margareta », in Ulrich Justus Stache, Wolfgang Maar, Fritz Wagner (éd.), *Kontinuität und Wandel. Lateinische Poesie von Naevius bis Baudelaire*, Franco Munari zum 65. Geburtstag, Hildesheim, Wiedmannsche Verlagsbuchhandlung, 1986, pp. 461-485.

⁷*Op. cit.*, p. 473.

reddition des défenseurs, Saladin accepte généreusement le rachat des captifs contre des sommes modérées. Margareta part avec vingt-quatre autres personnes libérées vers Gaza pour se réfugier dans la ville de Lachis, ville présumée être sûre pour les chrétiens, mais tous y retombent en captivité. Les conditions de vie imposées aux captifs sont si dures que Margareta, qui reste inébranlable dans sa foi, appelle la mort dans ses prières (« bene posse mori prece quero, ... » v. 73). C'est un prêtre, qui exhorte les prisonniers à tout supporter pour le Christ, et à espérer en l'aide de la Sainte Vierge, toutes les peines qu'ils endurent n'étant que la punition de leurs péchés. Miraculeusement, le jour de la fête de Sainte Marie, le premier février 1189, après quinze mois de captivité, le groupe recouvre la liberté grâce à un homme pieux de la ville de Tyr qui les rachète, heureux de la naissance d'un fils longtemps attendu. Pour éviter de retomber en captivité, Margareta, vêtue seulement de son sac d'esclave, s'enfuit à travers le désert, et après avoir échappé à maints dangers, elle quitte la Terre Sainte en 1191. Revenue en Angleterre, elle apprend que son frère est entré chez les cisterciens en France. Elle lui rend visite et, en suivant son exemple, elle passe les dix-huit ans qui lui restent à vivre chez les cisterciennes de Montreuil-sous-Laon.

Avec les brefs récits du pèlerinage de sa sœur que compose le frère de Margareta, le sujet de la captivité apparaît pour la première fois dans le contexte du genre. L'avancée des conquêtes turques depuis le XIV^e siècle accroît constamment le risque d'être capturé par des pirates et retenu en esclavage dans l'empire du sultan⁸. Le danger croissant des pèlerinages et de tous les trajets en Méditerranée commence à se refléter dans les textes germanophones à partir du XV^e siècle. Ulrich Leman, un marchand de Saint-Gall qui fait le voyage en Terre Sainte entre 1472 et 1478, évoque le sort de beaucoup de gens tombés en captivité qu'il a rencontrés, et il énumère les côtes devant lesquelles la piraterie est particulièrement à craindre⁹. La peur d'être capturé par des corsaires turcs accompagnait les voyageurs pendant toute la traversée de la Méditerranée, et s'embarquer sur un bateau bien armé n'était pas une garantie d'échapper à l'esclavage, comme le prouve en 1565 le sort du prêtre suisse Petrus Villinger : une tempête pouvait jeter le vaisseau sur une côte musulmane ou une avarie risquait d'obliger le capitaine à accoster des terres où les habitants musulmans n'hésitaient pas à capturer les naufragés¹⁰.

Un récit dans le récit

L'expérience de perte brutale de la liberté passe en littérature par le biais du récit de pèlerinage à partir du milieu du XVI^e siècle. Le genre se prêtait bien à cette innovation. Sa structure sérielle lui donnait à la fois beaucoup de solidité et en même temps une certaine souplesse. Solidité par l'alignement des stations obligatoires par lesquelles devait passer le pèlerin en Terre Sainte, fidèle aux enseignements qu'avaient publiés ses prédécesseurs et qui lui servent de guide en Palestine ; souplesse par l'ouverture du texte à l'évocation de tout ce

⁸Ce qui devait être le sort de l'auteur d'un récit (attribué à Georgius de Hungaria) qui pendant plus de vingt ans a été esclave en Turquie jusqu'en 1458. Entré dans l'ordre des dominicains après son retour, il a analysé les expériences faites pendant sa longue captivité dans un texte dont le titre « Traité » indique bien le caractère systématique (*Tractatus de moribus, conditionibus et nequicia Turcorum*, réédité plusieurs fois au XV^e siècle). Il n'est donc pas étonnant de voir que Luther réédite le texte en 1530, précédé d'une préface ; il cadrait bien avec les « Türkenbüchlein » (des petits livres sur les Turcs) dans la campagne anti-turque de l'époque (*Libellus de ritu et moribus Turcorum ante LXX. annos aeditus, cum praefatione Martini Lutheri*. VVittembergae apud Iohannem Lufft. Anno M.D.XXX, dans *D. Martin Luthers Werke. Kritische Gesamtausgabe*, t. 30, Weimar, Böhlau, 1909, p. 198 sqq.). La traduction allemande de Sebastian Franck paraît la même année (*Chronica und Beschreybung der Türckey mit yhrem begriff, ynnhalt, prouincien, völkern, ankunfft, kriegem, reysen, glauben, religionen [...] von eim Sibenbürger xxij. jar darinn gefangen gelegen, yn Latein beschrieben, verteüschet. Mit eyner vorrhed D. Martini Lutheri*, Anno M.D.XXX, dans Sebastian Franck, *Sämliche Werke*, t. 1, Bern/Berlin, Peter Lang, 1993, pp. 239-243).

⁹Cf. Monika Reininger, *Ulrich Lemans Reisen. Erfahrungen eines Kaufmanns aus St. Gallen vom Ende des 15. Jahrhunderts im Mittelmeer und in der Provence*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2007.

¹⁰Pour le texte de Villinger, voir note 1.

qui, sur terre et sur mer, pouvait arriver d'exceptionnel au voyageur individuel. A la description des lieux visités se trouvaient ainsi souvent entremêlés de brefs récits, devenus rapidement topiques, d'événements survenus aux différentes étapes du voyage; surtout des récits de situations dangereuses qui avaient le plus marqué les pèlerins, telles que les tempêtes, la menace des pirates et les agressions de brigands.

Le drame de la captivité du pèlerin sort de ce cadre traditionnel. Le récit qui en est fait ne va pas jusqu'à le briser, mais il a aux yeux des auteurs une importance telle qu'ils lui réservent déjà dans les titres de leurs ouvrages autant de place qu'au pèlerinage lui-même. A la formule traditionnelle *Die Pilgerfahrt zu dem Heyligen Grab*, Villinger ajoute *Schyffbruch, Gefangenschafft vnd Erledigung von dem Türckhenn* et insiste à la fin du titre encore une fois sur le fait qu'il est celui qui a lui-même subi le triste sort de la *Gfangenschafft (der dise Reiss selbs verricht vnd die Gfangenschafft erlitten)*, qui allait durer de 1565 à 1568. Melchior von Seydlitz¹¹, en 1569, place également côte à côte l'annonce de la description de son pèlerinage (*Gründtliche Beschreibung der Wallfahrt nach dem heiligen Lande*) et celle du récit de sa captivité (*neben Vermeldung der jemmerlichen und langwirigen Gefengnuß derselben Gesellschaft*). Pour finir, il revient lui aussi sur cet événement et souligne qu'il a personnellement subi cette douloureuse expérience (*Welcher Persönlich solche Noth und Elendt außgestanden*).

L'esclavage qui survient sur le long chemin vers la Terre Sainte ou sur celui du retour constitue un épisode tout à fait exceptionnel par les multiples dangers auxquels il exposait la victime. Aux textes jusque-là concentrés sur le voyage entrepris sur les traces du Christ, il apporte un élément nouveau : l'attrait que constitue pour le lecteur le récit d'une grande aventure. Le genre s'ouvre à la fascination de la narration dans une mesure jusque-là inconnue. Du coup, le thème du voyage *ad loca sancta* perd le monopole qu'il avait auparavant.

Une première brèche a été ouverte dans la structure du genre. Elle s'élargira vers la fin du XVI^e siècle, d'un côté sous l'impulsion du protestantisme et de son « intérêt archéologique pour le cadre où se déroulent les événements des Ecritures, » et de l'autre grâce au « goût du public pour des récits qui donnent à voir, outre le théâtre de l'histoire sainte, les réalités et curiosités de l'Orient »¹². Depuis les conquêtes turques, surtout celle de Chypre en 1570, qui était une escale importante pour les neufs de pèlerins vénitiennes, « chaque pèlerin doit désormais organiser son propre itinéraire »¹³. Les rencontres avec le monde musulman se diversifient. La Terre Sainte, Judée et Palestine, ne sont plus qu'un but du voyage parmi d'autres, c'est l'Orient qui attire¹⁴. C'est vers lui qu'on part plein de curiosité et de désir, comme le formulera si bien Hieronymus Scheidt d'Erfurt en 1614 (« aus tragender Lust und Affection »)¹⁵, et c'est lui qui est mis en avant dans les titres des récits depuis la fin du XVI^e siècle¹⁶. Les textes du XVII^e siècle qui nous intéressent plus spécialement ici restent fidèles à cette nouvelle orientation.

¹¹Melchior von Seydlitz, *Gründtliche Beschreibung der Wallfahrt nach dem heiligen Lande, neben Vermeldung der jemmerlichen und langwirigen Gefengnuß derselben Gesellschaft, etc. Gestellet durch den Edlen, Ehrnvesten Melchior von Seydlitz, zu Nicklaßdorff in Schlesien, Welcher Persönlich solche Noth und Elendt außgestanden. Allen Christen, und insonderheit denen vom Adel zu guter Nachrichtung in Druck gefertiget*, Gedruckt zu Görlitz, durch Ambrosium Fritsch. Im Jahr 1580.

¹²Gomez-Géraud, *op. cit.*, p. 251.

¹³Stéphane Yérasimos, *Les voyageurs dans l'Empire ottoman (XIV^e-XVI^e siècles)*, *Bibliographie, itinéraires et inventaire des lieux habités*, Ankara, Imprimerie de la Société Turque d'Histoire, 1991, p. 70 (*Publications de la Société Turque d'Histoire*, série VII, t. 117).

¹⁴Voir Michael Harbsmeier, *Wilde Völkerkunde. Andere Welten in deutschen Reiseberichten der Frühen Neuzeit*, Frankfurt/ New York, Campus Verlag, 1994 (*Historische Studien*, t. 12), p. 123 sqq.

¹⁵Voir Reinhold Röhrich, *Deutsche Pilgerreisen nach dem Heiligen Lande*, Innsbruck, Wagner, 1900, p. 299, n° 1614a.

¹⁶Dans ce contexte, deux récits sont particulièrement révélateurs. Il s'agit d'une part du récit que rédige Martin Baumgarten de son pèlerinage, entrepris en 1507. Il est publié seulement à la fin du siècle, en 1594, sous le titre *Peregrinatio*

Le titre de la *Reyßbeschreibung* qui paraît en 1624 sous le nom de Wolfgang Müntzer von Babenberg¹⁷ commence par l'énumération des stations importantes du voyage en Orient parmi lesquelles rien ne distingue de prime abord Jérusalem de Damas et de Constantinople (*Von Venedig auß nach Jerusalem, Damascum und Constantinopel und dann wider nacher Venedig*). Il insiste ensuite sur les diverses informations ethnographiques que le livre offre au lecteur, et c'est seulement vers la fin de cette énumération que l'on trouve une référence au pèlerinage en Terre Sainte avec l'évocation du *Saint-Sépulcre et d'autres lieux*. La seconde partie du titre parle enfin de la captivité qui allait retenir Müntzer en Turquie pendant trois ans.

Lorsque le noble silésien Frantz Ferdinand von Troilo rentre en 1671 après un voyage de cinq ans pendant lequel il a aussi été captif à Alger¹⁸, il publie son volumineux récit sous le titre de *Orientalische Reise-Beschreibung*; il précise ensuite qu'il a été trois fois à Jérusalem, puis en Egypte (« au mont Sinai ») et à Constantinople, avant d'évoquer sa captivité à Alger. Otto Friedrich von der Gröben¹⁹ se sert des mêmes termes lorsqu'il publie son récit en 1694 (*Orientalische Reise-Beschreibung des Brandenburgischen Edelichen Pilgers Otto Friedrich von der Gröben*). La suite du titre, formulée de façon bien plus laconique que ceux de ses prédécesseurs, confirme combien le pèlerinage était devenu un voyage parmi d'autres : *Nebst der Brandenburgischen Schiffahrt nach Guinea und der Verrichtung zu Morea*. Dans le même volume sont inclus deux autres récits de voyage de l'auteur, celui de l'expédition en Guinée dont le charge en 1682 le prince électeur Friedrich Wilhelm pour fonder la première colonie brandebourgeoise en Afrique, et celui de sa participation en 1686 à la guerre des Vénitiens qui leur permit de reprendre aux Turcs le Péloponnèse, encore appelé la Morée à l'époque.

D'un genre l'autre

Le récit de captivité comme partie intégrante du récit de pèlerinage participe de l'évolution du genre et l'accompagne pendant un bon siècle. Le corpus de textes germanophones ainsi conçus est restreint. Nous avons pu en identifier six à ce jour, publiés entre 1569 et 1675.

in Aegyptum, Arabiam, Palaestinam et Syriam. Pour la publication, l'éditeur protestant Donaverus de Nuremberg a arrangé le texte suivant l'évolution d'alors du genre. Il a effacé « les traces de pèlerinage, et transform(e)[é] le texte en un voyage en Orient », Gomez-Géraud, *op. cit.*, p. 900. D'autre part, il s'agit du récit que publie le pasteur Salomon Schweigger en 1608. Pendant son séjour de plusieurs années à Constantinople comme membre d'une mission diplomatique autrichienne, il avait fait en 1581 le pèlerinage à Jérusalem. Le long titre de son récit n'en fait que très peu de cas : *Ein neue Reyßbeschreibung auß Teutschland nach Constantinopel und Jerusalem: darinn die gelegenheit derselben Länder, Städt, Flecken, Gebew etc. der inwohnenten Völcker Art, Sitten, Gebreuch, Trachten, Religion und Gotteßdienst etc., Insonderheit die jetzige ware Gestalt des Heiligen Grabs, der Stadt Jeruslam und anderer heiligen Oerter [...]; [...] deßgleichen des Türckischen Reichs Gubernation, Policey, Hofhaltung, Nutzbarkeit des Reysens, und vielerley andern lustigen Sachen [...]*, Nürnberg, Lantzenberger, 1613.

¹⁷*Reyßbeschreibung Deß Gestrengen und Besten Herrn Wolffgang Müntzers von Babenberg, Ritters etc., Von Venedig auß nach Jerusalem, Damascum und Constantinopel und dann wider nacher Venedig. Darinnen die gelegenheit derselben Länder Inwohnenden Völcker, Sitten und Gottesdienst etc., Insonderheit die eygendliche beschaffenheit deß H. Grabs und anderer Oerter begriffen und vermeldet; Ingleichen wie Er Müntzer bey 3 Jar lang In der Türckey gefangen gewesen, was er daselbst in wärender Dienstbarkeit außgestanden, Endlichen durch Gottes gnädige und wunderliche vorsorg zur erwünschter Freyheit wider gelanget; Dabey auch zu end deß Authoris Stiftung beygefügt worden; Alles auß seiner eygnen Hand verzeichnuß in Truck verfertigt*. Gedruckt und verlegt zu Nürnberg, durch Ludovicum Lochern, 1624.

¹⁸Frantz Ferdinand von Troilo aus Ober-Schlesien [...] *Orientalische Reise-Beschreibung, Wie er Zu dreyen unterschiedenen mahlen nach Jerusalem, von dannen in Egypten auff den Berg Sinai und ferner nach Constantinopel sich geben, auff der letzten Rück-Reise aber von See-Räubern gefangen, nach Algier in die Barbarey gebracht, zwey mahl verkaufft und durch Gottes wunderbare Schickung zu Ende des 1669. Jahres wiederum erlöset worden. Worbey aller derer Länder Art und heilige Örter ausführlich beschrieben, deren Inwohner erstes Herkommen, Religionen, Gebräuche und Sitten, und was denckwürdiges mit grosser Leib- und Lebens-Gefahr angemercket werden mögen nunmehr auff Begehren dem günstigen Leser ausführlich Nach Vier Jahren Von dem Authore selbst abgetheilet Vor Augen gestellt wird*, Dresden, Gedruckt zu finden bey Melchior Bergens, 1676. Le texte est réimprimé en 1677, 1717, 1733 et 1734.

¹⁹*Orientalische Reise-Beschreibung des Brandenburgischen Edelichen Pilgers Otto Friedrich von der Gröben, Nebst der Brandenburgischen Schiffahrt nach Guinea und der Verrichtung zu Morea unter ihrem Titel*, Marienwerder, Gedruckt durch Simon Reinigern, Anno 1694.

Peut-on en conclure que c'était un phénomène plutôt marginal? Ce serait oublier une évolution parallèle qui allait insuffler une nouvelle vie aux récits de captivité.

Elle connaît deux étapes bien distinctes. La redécouverte d'un précurseur ouvre la voie. Le premier récit en langue allemande décrivant une captivité avait paru vers 1476, et c'est au moment où les récits de pèlerins captifs commencent à être imprimés qu'une nouvelle édition en est faite (1543). Le succès immédiat (le texte est réimprimé en 1549, 1553, 1554, 1557, 1562 et 1570)²⁰ prépare la seconde étape qui commence cinquante ans plus tard, au début du XVII^e siècle. Elle est marquée par la parution de nouveaux récits de captivité qui se présentent désormais tous comme des textes autonomes. De cette nouvelle tradition qui devait durer jusque vers le milieu du XIX^e siècle, une vingtaine de textes nous est restée, selon l'état actuel des recherches²¹.

Ce que ce chiffre ne laisse pas deviner, c'est l'écho que le récit de captivité a trouvé auprès du public au XVIII^e siècle. Pour le comprendre, il faut élargir le terrain d'analyse. Car l'évolution du récit de captivité dans la littérature allemande connaît une dernière phase, qui n'est pas sans ressembler à la première. Comme c'était déjà le cas pour les textes de pèlerins, le récit est de nouveau intégré dans une narration plus vaste. Si c'est sous cette forme qu'il trouva le plus de lecteurs, c'est qu'il était entré dans la littérature à succès : le roman d'aventure de l'époque lui réservait une place importante. Avec *The Life and Strange Surprizing Adventures of Robinson Crusoe, of York, Mariner* (1719), Daniel Defoe avait créé le type, rapidement consacré, de l'aventurier qui, à un moment de sa vie tumultueuse, est pris par des corsaires, emmené en captivité, captivité dont il réussit finalement à s'échapper pour continuer sa carrière héroïque. Pour la longue série des robinsonnades et autres « Aventurierromane » qui envahissent alors le marché des livres, la captivité chez les musulmans devient un épisode quasi incontournable²². Les souvenirs des guerres contre les Turcs depuis le siège de Vienne (1683) et du grand nombre de captifs emmenés dans l'empire du sultan étaient encore bien vivants dans la population. Ils s'ajoutaient dans la mémoire collective à la longue préhistoire d'une expérience que la tradition des récits de captivité avait constamment tenue vivante. L'éditeur du *Chur-Pfälzischer Robinson* de 1747 agit conformément à cette logique. Le récit qu'il publie n'est qu'une réédition du livre de Michael Heberer, paru en 1610²³, qu'un nouveau titre met à la mode du temps.

De la captivité vécue à la fiction romanesque, le genre connaîtra encore une dernière métamorphose : le succès qu'a eu le récit de captivité dans la fiction au XVIII^e finit par influencer la tradition non fictive du genre. Ce qui était possible pour les héros de romans – inventer des années passées sous le joug de l'esclavage – devait l'être aussi pour les protagonistes d'un « véritable » récit (*Wahrhaftige Beschreibung*). Deux auteurs n'ont pas pu résister à la tentation de fabriquer sous des noms d'emprunt (Kühn, Keßler) des récits présentés comme tout aussi vrais que les autres. La tradition du genre était bien établie, il était

²⁰Il s'agit du texte de Hans Schildberger intitulé *Eine Wunderbarliche unnd Kurtzweylige History Wie Schildberger, einer aus der Stad München im Beyern, von den Türcken gefangen, in die Heydenschaft geführt, unnd widder heimkommen ist, sehr lustig zu lesen* (titre de l'édition de 1549). Le livre connut un extraordinaire succès. Les rééditions se poursuivent au XVII^e siècle (1605, 1678), puis les nouvelles éditions reprennent au début du XIX^e siècle (1814, 1859, 1879), et se multiplient ensuite (1917, 1947, 1969, 1983, 2000, 2006).

²¹Nous ne tenons compte que de textes imprimés à l'époque. Nous excluons le texte manuscrit, laissé par le marchand de Dantzig, Balthasar Sturmer, écrit de sa main en 1558, retrouvé il y a 20 ans et imprimé en 1993 (éd. Anne-Barbara Ritter : « Ein deutscher Sklave als Augenzeuge bei der Eroberung von Tunis [1535]. Untersuchung und Edition eines unbekanntenen Reiseberichts aus dem Jahr 1558 », dans Ernstpeter Ruhe (éd.), *Europas islamische Nachbarn. Studien zur Literatur und Geschichte des Maghreb*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1993, pp. 187-231.

²²Cf. Rudolf Beissel: « Der orientalische Reise- und Abenteuerroman », dans Dieter Sudhoff et Hartmut Vollmer (éd.), *Karl Mays Orientzyklus*, Paderborn, Igel-Verlag Wissenschaft, 1991, pp. 31-52, ici p. 42.

²³*Aegyptiaca servitus. Das ist Warhafte Beschreibung einer Dreyjährigen Dienstbarkeit, So zu Alexandrien in Egypten ihren Anfang und zu Constantinopel ihr Endschaft genommen [...], Durch Michael Heberer von Bretten, churfürstlicher Pfaltz Cantzley Registratorn, Heydelberg, Vögelin, 1610. Une traduction en néerlandais est parue en 1706 (*Ongelukkige Voyagie van Michiel Heberer von Bretten. Door verscheyde gedeeltens van Asia en Africa*. Leiden).*

facile d'imiter les modèles. Ce qui l'était bien moins, c'était d'éviter l'écueil du « faire vrai » : l'excès.²⁴ Les textes publiés sous les noms de Kühn et de Keßler en abusent largement. L'auteur du récit de Keßler a pourtant la finesse d'ajouter une note humoristique quand il risque un petit clin d'œil en direction du lecteur : il fait maudire par son héros, tombé en esclavage, « les romans et robinsonnades », qui l'auraient séduit par les images peintes sur fond d'or qu'ils présentaient d'une existence d'aventures²⁵. Reproche qui implique que le pauvre captif aurait été un mauvais lecteur et n'aurait vu que monts et merveilles là où ses livres favoris parlaient aussi de pirates, de marchés aux esclaves et de servitude.

Les uns et les autres

Reconstruire la continuité générique dans la diversité des récits de captivité, comme nous venons de le faire, permet de définir ce qui est le propre de chacune des traditions. Nous nous concentrerons sur les deux premières formes du genre, le récit de captivité intégré dans celui d'un pèlerinage et le récit non romanesque, le récit romanesque ne faisant qu'imiter ce dernier.

Le pèlerinage à Jérusalem était un voyage coûteux. Ceux qui l'entreprenaient faisaient généralement partie de la noblesse, du patriciat et du clergé. Nos textes le confirment: Melchior von Seydlitz zu Nicklaßdorff, Wolfgang Müntzer von Babenberg, Frantz Ferdinand von Troilo et Otto Friedrich von der Gröben étaient des nobles, Petrus Villinger était prêtre dans le canton de Schwyz. Le jeune Suisse Daniel Ecklin est un peu marginal dans ce groupe. Il est apothicaire, et c'est en cherchant un emploi à Venise, qu'il a l'idée de s'embarquer pour la Palestine²⁶. Sur le chemin de l'aller et sur celui du retour il prend quelquefois du service.

Les récits de captivité indépendants viennent de plumes bien différentes. Leurs auteurs ne sont pas des notables, mais des gens de condition plus modeste dont on ne sait le plus souvent que ce qu'ils racontent eux-mêmes dans leurs textes. C'est en exerçant leur métier qu'ils ont le malheur d'être capturés sur mer ou sur terre. Ils sont marins ou servent dans la marine²⁷. Ils sont soldats, engagés dans des guerres contre les Turcs²⁸ ou ont été recrutés par la légion étrangère, après la conquête d'Alger en 1830²⁹.

²⁴Il s'agit du récit publié en 1741 à Gotha sous le nom de Johann Michael Kühn (*Merckwürdige Lebens- und Reise-Beschreibung worinnen nicht nur Dessen Schiffahrten nach Grönland und Spitzbergen, Strat Davis, denen Canarischen Insuln und Lissabon erzehlet, sondern auch seine darauf erfolgte Algierische Gefangenschaft und Vierzehnjährige Slavery, in derselben mitgethane Caper-Fahrten und darbey ausgestandene Gefährlichkeiten, Nebst besonderen Erzehlungen vom Wallfisch-Fange, Sclaven-Stande in Algier, [...]*) et de celui publié sous le nom de Johann Friedrich Keßler, paru à Leipzig en 1805 (*Reisen zu Wasser und zu Lande, nebst der Geschichte meiner traurigen Gefangenschaft zu Algier, [...]*). Voir pour ces textes notre analyse « L'aire du soupçon. Les récits de captivité en langue allemande (XVI^e-XVII^e siècle) », dans Anne Duprat & Emilie Picherot (dir.), *Récits d'Orient dans les littératures d'Europe (XVI^e -XVII^e siècles)*, Paris, PUPS, 2008, p. 185-200, en particulier p. 197 sqq.

²⁵Keßler, *op. cit.*, p. 49 : « Wo waren nun meine hochfliegenden Pläne, die immerwährend meine Phantasie gehabt? Wo die goldenen Sprüche meiner Romane und Robinsonaden? Wo die Insel, die ich mit den schwärmerischen Geburten meiner Einbildungskraft bevölkerte? Wo die Riesenschlösser, die sie schuf? ».

²⁶Daniel Ecklin, *Wandel oder Reißbüchlein M. Daniel Ecklins, seiner Reyß, so er gethan hat von Araw gen Jerusalem zum Heiligen Grab, Jetzund durch Hans Huldrich Ragor von Lucern an den Tag geben*, Freyburg/Breisgau, Stephan Graf, 1575. Gomez-Géraud, (*op. cit.*, p. 912) semble ignorer cette édition originale. Elle cite l'édition de 1576 (avec quelques coquilles) qui présente le texte assez bref d'Ecklin à la suite du récit de Johannes von Ehrenberg. C'est sous cette forme que l'ouvrage a été un grand succès de librairie. Il a été réimprimé de nombreuses fois jusqu'en 1803.

²⁷Voir, à propos des récits tels que ceux de Hark Olufs, Jürgen Jacobsen et Johann Michael Kühn notre étude citée en note 24 et notre étude accessible en ligne, à l'adresse suivante :

http://www.phil.uni-wuerzburg.de/institutelehrstuehle/neuphilologisches_institut/romanistik/mitarbeiter/ruhe/publikationen/: « Dire et ne pas dire. Les récits de captifs germanophones et les cérémonies de retour. »

La version imprimée dans le volume de François Moureau (dir.) : *Captifs en Méditerranée (XV^e-XVIII^e siècles). Histoire, récits et légendes*, Paris, PUPS, 2008, a été publiée par l'éditeur sans notre autorisation. La forme et la teneur du texte ont été considérablement altérées.

²⁸Voir, à propos des récits de Hans Schiltberger (*op. cit.*, cf. note 20), Johann Wild (*Reysbeschreibung eines gefangenen Christen anno 1604*, Nürnberg, Ludwig Lochner, 1613), Christian von Wallsdorf (*Türkischer Landstürzter oder Neue Beschreibung Der fürnehmsten Türkischen Städte und Vestungen [...] welcher im Jahr 1660 in der Ragotzischen*

Pour d'autres, c'est le hasard d'un déplacement qui les fait tomber en captivité. Les frères Wolfgang, jeunes graveurs sur cuivre d'Augsbourg, envoyés à Amsterdam pour se perfectionner dans leur métier, désobéissent à leur père et traversent la Manche pour rendre visite à un oncle à Londres; un corsaire algérien les emmène. L'apothicaire Seidel accompagne une délégation diplomatique à Constantinople lorsqu'il est fait captif. Michael Heberer, précepteur, amoureux de voyages, fait en 1585 naufrage en Méditerranée ; il est capturé et doit servir pendant trois ans sur des galères turques. En 1712, le jeune boucher Hans Nicol Fürneisen veut chercher fortune en Espagne et il est depuis à peine quelques jours en mer lorsqu'un corsaire s'empare du bateau.

Les uns partent fidèles à une tradition religieuse séculaire, et peuvent se permettre de suspendre pour un bon moment le cours ordinaire de leur vie, les autres se mettent en route pour gagner leur vie. La perception du monde et de soi dont font preuve les auteurs de récits diffère selon leur état social et leur culture et imprègne leurs textes. Les récits de pèlerins reflètent fidèlement le niveau bien supérieur des voyageurs partis pour la Terre Sainte³⁰. Le prêtre Villinger sait évoquer les malheurs des naufragés avec une précision particulière qui ne recule pas devant des détails pénibles; son souci des autres est constant. Le noble Melchior von Seydlitz affiche dès le titre qu'il écrit « avant tout pour ceux de la noblesse » (« insonderheit denen vom Adel »). Des nobles comme Frantz Ferdinand von Troilo et Otto Friedrich von der Groeben aiment faire montre de leur instruction. Von der Groeben, assez infatué de sa personne, chante dans une longue préface émaillée de citations latines, les louanges de sa noble famille, qui représenterait de façon idéale le mariage des armes et des lettres³¹. Pourtant, dans la vie pratique de ces nobles voyageurs, surtout dans l'approche des malheurs du monde, les différences s'estompent, l'expérience du métier guerrier qui est le leur prend le dessus. Ils montrent finalement le même pragmatisme que celui qui anime les gens de bien plus basse extraction.

La captivité en terre musulmane exposait la victime chrétienne à de multiples pressions qui avaient toutes un seul but : lui faire renier sa foi pour embrasser celle de l'islam. Dans cette situation, les pèlerins avaient de bien meilleures chances de s'en tirer que les voyageurs partis pour gagner leur vie. Les récits de ces derniers en portent les traces dans une stratégie d'écriture qui leur est spécifique. Si pleins de détails en surface, ils sont lacunaires en profondeur. Tout est fait pour suggérer que l'esclave n'est pas devenu renégat – qu'on le dise expressément ou qu'on n'en souffle mot, comme s'il ne pouvait y avoir de problème –, mais à y regarder de plus près, des doutes naissent chez le lecteur, et souvent bien plus que des doutes³².

Si les récits des pèlerins ne provoquent pas de telles réactions et ne sont pas construits autour d'une lacune, c'est que leurs auteurs voyageaient – et écrivaient plus tard - dans des conditions bien différentes. Ils partaient en groupe, et c'est en groupe qu'ils tombaient en captivité. Même si, dans les cas extrêmes comme celui de Villinger, beaucoup ne revenaient

Schlacht bey Clausenburg gefangen, in die Turkey verkaufft [...]. S. 1., 1664) et Johann Philipp Otto (*Reyss-Beschreibung [...] welcher gestalten ich von Anno 1656 [...] biß ad annum 1675 theils in Kriegsdiensten [...] theils als ein Slav gedienet [...]*, Stuttgart, 1691).

²⁹Sur les récits de Simon Friedrich Pfeiffer, Wendelin Schlosser et Carl Berndt, voir nos études citées plus haut, notes 24 et 27. Voir le récit de Herman Hauber, *Memoiren aus Algier oder Tagebuch eines deutschen Studenten in französischen Diensten*, Bern, Chr. Fischer, 1837, t. 1, 1838, t. 2.

³⁰Les auteurs des récits de pèlerinage avaient un avantage au moment d'écrire qu'il ne faut pas sous-estimer: vu la tradition bien établie du genre, ils rédigeaient leurs récits en connaissance des règles génériques et pouvaient profiter en plus du savoir qui y était accumulé.

³¹Voir p. 5-6 de la préface (« Vorrede an den Leser ») : « Indeme ja durch Gottes Gütigkeit und Gnade Ich aus solchem vornehmen Uhr-alten und wohlbekandten Geschlechte derer von der Gröben entsprossen bin und herstamme, daß selbiges weilen es fast jederzeit *aut Marte Caesares*, tapffere Kriegeshelden, *aut arte Cicerones*, oder sonst wohlberedte und gelahrte Leute hervor gebracht, mich wohl zu aller rühmlichsten Nachfolge und Tugend anmahnen und auffmuntern können [...]. »

³²Voir notre étude « Dire et ne pas dire », art. cit. note 27.

pas de l'esclavage, il y avait toujours assez de témoins que l'auteur d'un récit devait craindre s'il ne disait pas vrai. Les auteurs de récits publiés isolément ont vécu leur captivité souvent dans l'isolement, livrés aux mains de leur propriétaire. Ils n'avaient pas de témoin à craindre et pouvaient se permettre des libertés avec la vérité. Face aux pressions exercées sur eux pour les pousser à l'apostasie ils étaient dans une situation incomparablement plus délicate que les pèlerins.

Pour les pèlerins, c'est d'abord leur rang social qui pouvait constituer une protection dans la captivité, comme le montre le cas du groupe de nobles autour de Melchior von Seydlitz, faits prisonniers au moment de leur départ de la Terre Sainte en 1556 sous l'accusation d'avoir participé à l'attaque maltaise de Jaffa; ils sont emmenés à Constantinople, et leur ambassadeur les rachète deux fois de la galère avant qu'ils ne soient délivrés définitivement en 1559. Les tractations pour la libération ont duré longtemps, mais les captifs n'ont jamais été oubliés ni abandonnés, et personne n'a jamais essayé de leur demander de se convertir.

Le groupe qui accompagne le prêtre suisse Villinger n'est pas composé de façon si exclusive. Il comporte aussi quelques nobles, mais se compose pour le reste, à part d'autres prêtres, d'un religieux et d'un médecin, de gens dont Villinger n'indique que le nom. Le sort qui est fait à ces pèlerins montre que le rang n'était pas tout, il fallait aussi être emmené au bon endroit pour la captivité. A Constantinople, il était facile de se rappeler aux bons soins des ambassadeurs. Mais le groupe autour de Villinger tombe en 1565 entre les mains du bey de Rhodes et doit servir sur ses galères pendant trois ans. Quand le prêtre arrive finalement à Constantinople en 1568 et y recouvre la liberté, il est un des très rares survivants parmi les soixante pèlerins qui étaient partis avec lui.

En Terre Sainte, le pèlerin pouvait profiter en plus de la bonne organisation des pèlerinages et de la sécurité qu'elle procurait³³. Même celui qui venait seul pouvait y recourir du moment qu'il était menacé de captivité. Daniel Ecklin en eut bien besoin en 1553, car il fut victime d'une des méthodes classiques pour « convertir » un chrétien : celle de le prendre par la ruse.

Arrivé en 1553 de Damas à Jérusalem avec une caravane de marchands turcs, Ecklin est plein de confiance lorsqu'il accepte l'hospitalité d'un des membres de la caravane qui lui offre aussi de visiter la ville. Quand l'hôte propose d'entrer dans l'ancien temple de Salomon « qui est maintenant une église turque » (« jetzund ein türckische Kirch », p. Ciiij verso), Ecklin refuse, sachant bien qu'y entrer n'était permis à un chrétien qu'à condition qu'il devienne renégat. L'insistance de son guide rend évidentes les mauvaises intentions du personnage, et lorsque Ecklin veut récupérer ses biens dans la maison de son 'hôte', celui-ci exige qu'il prononce d'abord quelques mots turcs, qui ne sont en vérité rien d'autre que la profession de foi musulmane³⁴. Finalement Ecklin qui refuse de dire la formule est retenu de force, faussement accusé d'avoir prononcé la shahada et réclamé comme esclave (« das ich sein leibeygner Knecht bleiben solt », p. Ciiij verso). Mais l'autorité de la ville permet l'intervention d'un franciscain du couvent sur le mont Sion qu'Ecklin prie de faire venir et il est libéré, heureux d'avoir été jugé par un turc honnête et d'en être quitte pour la peur.

La diversité des histoires individuelles dont parlent les récits fait que les exceptions ne font jamais défaut. Si la bonne organisation du pèlerinage en Terre Sainte peut être un élément important de protection, comme le montre le cas d'Ecklin, elle peut aussi s'avérer presque inopérante, rendue momentanément inefficace par un personnage rancunier. Lorsque Melchior von Seydlitz, sur le chemin de retour en 1556, est fait prisonnier avec ses compagnons à Jaffa, le guardian des franciscains de Jérusalem, appelé à l'aide, refuse

³³Voir les détails chez Röhricht, *op. cit.* p. 6-24.

³⁴La transcription que donne Ecklin (« Ley Lahel La Mahomet Soldan », p. Ciiij verso) est un raccourci très approximatif de la shahada : „Aschhadu an la ilaha illa llahu, wa aschhadu, anna Muhammadan rasulu llah“.

d'intervenir parce qu'il y aurait parmi eux des hérétiques protestants (Melchior l'était en effet) et qu'ils auraient en plus donné bien trop peu d'argent à son couvent (ce qui était faux). La captivité serait la punition de Dieu qu'ils mériteraient. C'est seulement quand les accusés lui rendent la monnaie de sa pièce, se présentent comme bien plus pieux qu'ils n'étaient et protestent qu'ils n'ont rien à faire avec l'hérésie qu'il s'adoucit et fait son devoir³⁵.

Ce qui pouvait protéger le pèlerin toujours et n'importe où, c'était l'assurance que lui procuraient son origine et son expérience du monde. Le noble silésien Frantz Ferdinand von Troilo dut subir la méthode la plus massive utilisée pour essayer de changer un chrétien en musulman : la violence physique. C'est un homme cultivé qui s'est perfectionné après ses études dans la vie mondaine par un Grand Tour de plusieurs années en Allemagne et en Italie avant de s'engager comme soldat au service de la couronne espagnole, puis de partir en Orient. Après avoir échappé sur le chemin de retour à un corsaire tunisien dans le port de Tripolis, il est pris près de Malte par un corsaire algérien. Le premier maître qui l'achète à Alger, un marchand de tabac, le rosse de coups, en espérant le faire céder (« bloß und allein zu renegiren und ein Türck zu werden », p. 627). Comme il lui faisait aussi donner fréquemment la bastonnade parce qu'il ne parlait pas encore la langue du pays, Troilo profite de ce défaut reconnu pour faire semblant de ne pas comprendre ce que l'on veut de lui. Au bout de quelques semaines, le marchand revend l'esclave récalcitrant. Le nouveau maître, un turc noble âgé, venu de Constantinople pour se retirer à Alger, cultivé, poli, parlant aussi bien français que la lingua franca (des langues que Troilo parle aussi), le traite bien et apprécie ses qualités. S'il parle aussi à plusieurs reprises de conversion, il ne recourt jamais à la violence. Quand au bout de quelques mois la chance sourit à Troilo – il rencontre par hasard en ville un marchand avec lequel il s'était lié d'amitié à Chypre et qui lui offre tout de suite l'argent pour son rachat –, son vieux maître ne veut pas le laisser partir et essaie de le persuader par la méthode douce : il lui demande de rester pour toujours avec lui; un bon mariage lui garantirait de vivre la meilleure vie possible dans la plus grande tranquillité. Troilo préfère voir cent ducats d'or échangés contre « une petite fiche de huit petites lignes » qui lui donne la liberté (« den Frey-Brief von 8 kleinen Zeilen lang auf einen Zettelgen », p. 655).

La même méthode pratiquée sur des personnes qui n'ont pas l'assurance de Troilo peut bien réussir. Le prêtre suisse Peter Villinger qu'un naufrage avait livré en 1565 aux mains des Turcs lorsqu'il était sur le chemin du retour de la Terre Sainte avec un grand groupe de pèlerins, assiste impuissant aux pressions faites sur les jeunes parmi eux afin de les convertir à l'islam (« den christengloubenn zuo verlougnenn vnnd Türcken zuo werdenn », p. 302a).³⁶ Après les terribles épreuves par lesquelles les naufragés ont dû déjà passer, la promesse de récompenses immédiates – assez à manger, de beaux habits sans devoir travailler – ne manque pas de faire son effet : dix renient le Christ et deviennent musulmans. Villinger a la consolation de voir que la joie des renégats, devenus pour lui la proie du diable (« des tüffels eigenthum wurdent », p. 302a), n'allait pas durer longtemps. La plupart d'entre eux meurent bientôt. Ils avaient perdu la chance d'obtenir l'éternelle récompense pour « un peu de souffrance » (« mit wenig liden », p. 302a), commente Villinger en bon théologien. Les très nombreux compagnons qui n'apostasient pas entrent avec lui en esclavage, très peu seulement en sortiront vivants au bout de trois ans, après beaucoup de souffrance.

³⁵« Nu weren etliche unter uns [...] mit der Lutherischen Ketzerey beflecket, darumb denn Gott diese straffe uber uns gesendet und in die Hende der Ungleubigen gegeben hette. » (p. Gijj verso).

³⁶Contrairement à ce que dit Gomez-Géraud (*op. cit.* cf. note 2), p. 941 : « [Villinger] est fait prisonnier des Turcs, et se voit plusieurs fois proposer d'apostasier la foi au Christ », cette proposition n'est jamais faite au prêtre, d'après ce qu'il raconte dans son récit. L'indication suivante « Il demeure à Constantinople, contraint et forcé, jusqu'en mai 1568, » est également incorrecte, cf. en haut p. 13.

Le double visage de l'esclavage

Les pèlerins faits captifs dans le monde musulman, vendus sur le marché des esclaves ou attachés sur le banc d'une galère se voient livrés à un sort cruel. Ils auraient toutes les raisons de se plaindre. Mais à lire leurs récits, on constate qu'ils sont avant tout occupés à organiser leur survie. Leurs plaintes sont inscrites en filigrane dans la description des épreuves par lesquelles ils doivent passer. S'ils laissent entrevoir leurs réflexions sur leur sort, ce sont des formules convenues du monde chrétien qu'ils emploient. L'idée fondamentale est celle qui sous-tend le discours anti-turc depuis le début du XVI^e siècle et que nous venons de voir reprise par le *guardian* de Jérusalem, comme elle était déjà mentionnée par le prêtre qui consolait Margareta de Beverley : l'esclavage est la punition imposée par Dieu pour expier ses péchés. Si le prêtre Villinger parle souvent de la croix que lui et ses compagnons doivent porter ensemble, il ne va pas jusqu'à suggérer une sorte d'imitation du Christ. Ce que Françoise Knopper a constaté pour Melchior von Seydlitz : « [...] la portée christique de l'épreuve de la captivité n'est nulle part exploitée [...] »³⁷, vaut aussi pour les autres récits.

Au-delà de l'arrière-fond religieux, le fait que le pèlerin qui partait vers la Terre Sainte acceptait le malheur venait aussi de ce qu'il était au courant du risque qu'il courait de tomber en captivité : les récits de ses prédécesseurs n'oubliaient pas de l'évoquer. Il pouvait savoir de la même source que l'esclavage n'était pas un sort réservé injustement aux chrétiens, mais qu'il était fait aussi aux autres par ses coreligionnaires, ce qui devait lui apparaître plutôt comme le juste revers des choses. La réaction des pèlerins lorsqu'ils tombent sur des esclaves retenus en terre chrétienne le montre bien. C'est une curiosité de plus qui est notée, et ce n'est que lors de l'arrivée à Syracuse en 1480 d'environ 250 esclaves, « noirs comme le feu, comme sont noirs les chevaux moreaux tellement qu'ils brillent de noirceur » (« brandschwartzzer moren, wie die rappen schwartz sind, daz sy widerglastent von schwertzi »)³⁸ que la description s'attarde sur ces êtres qui sont « comme des bêtes » (« Si sind grad als daz fâch [comme des bêtes]»), et raconte comment il faut faire pour aller dans leur pays, appelé le Mont de Barka où l'on peut les échanger contre du blé sicilien. L'auteur du récit, Ulrich Leman, est marchand, son intérêt est éveillé puisqu'il voit quelle richesse représente la cargaison d'un tel bateau.

L'esclavage existe, le tout est de ne pas en être la victime soi-même. Et quand on a eu la chance d'y échapper de justesse, il n'y a pas de meilleur moyen de se venger de la peur subie que d'aller à son tour à la chasse aux esclaves. C'est suivant cette devise que réagit le dernier des pèlerins qui nous intéresse dans le contexte de notre sujet. Otto Friedrich von der Gröben, élevé pour les armes dans la tradition de sa famille, a fait le pèlerinage de Jérusalem de 1675 à 1677. En repartant d'Alexandrie, il vient tout juste de survivre à une tempête qui a fait beaucoup de morts sur des barques qui ont coulé qu'il voit arriver des corsaires qui leur font la chasse. Quand le bateau est pris au bout de deux jours et que von der Gröben s'attend « à l'éternelle servitude barbaresque » (« eine ewige Barbarische Dienstbarkeit und Sclaverey », p. 354), il découvre que l'ennemi bat le pavillon des « pirates » maltais (« Malthesische Seeräuber », p. 354). Les quinze turcs sur son bateau sont mis dans les fers, von der Gröben évalue leur prix de vente à une forte somme; les autres voyageurs, des marchands arméniens et grecs, ont le droit de repartir vers la côte dans le bateau vidé de tous leurs biens. Von der Gröben n'est pas seulement laissé libre, mais comme il retrouve dans le capitaine des Maltais une vieille connaissance, il va rester avec lui pendant six mois jusqu'à ce qu'il trouve un bateau pour continuer son voyage de retour. Six mois pendant lesquels il se fait corsaire

³⁷« Introduction », dans Jean-Luc Nardone (éd.), *La représentation de Jérusalem et de la Terre Sainte dans les récits de pèlerins européens au XVI^e siècle*, Paris, Champion, 2007, pp. 239-254, ici p. 250.

³⁸Cité d'après l'édition de Reininger, *op. cit.*, p. 160. La description de la scène se trouve aux pages 160-162.

parmi les corsaires. Le résultat visiblement satisfaisant est résumé négligemment en quatre mots : « manche blutige Beute gemacht » (« Nous avons fait mainte prise dans le sang », p. 355). Mais l'eau à boire puante, la morue sèche pourrie et les biscuits de mer pleins de vers l'ont bien plus impressionné. S'il remercie finalement Dieu pour l'avoir laissé sortir indemne des terribles tempêtes et d'autres dangers en mer, il est aussi très reconnaissant vis-à-vis de ses parents pour une éducation qui l'a préparé à supporter des situations extrêmes comme celle qu'il vient de vivre.

Le pèlerin pirate pour la bonne cause – à la fin du XVII^e siècle, le genre du récit de pèlerinage se rapproche avec von der Gröben de si près de la vie romanesque d'un aventurier que l'on ne s'étonne pas de voir le roman d'aventure prendre la relève dès le XVII^e siècle,³⁹ avec le thème des corsaires et l'épisode de la captivité du héros comme un de ses sujets favoris.

³⁹Dans ce nouveau contexte générique dont il est si proche, von der Gröben reste présent en librairie: son texte est réédité encore en 1779, corrigé et accompagné de notes (*Des Herrn Otto Friedrich von der Groeben orientalische Reisebeschreibung*, Danzig, Wedel).